



Joan Chittister

*Les dix
commandements*

NOVALIS

Extrait de la publication

*Les dix
commandements*

Joan Chittister

*Les dix
commandements*

Traduit de l'anglais par
Paul-André Giguère

Novalis/Bayard

Les dix commandements est une coédition Novalis/Bayard.

Titre original: *The Ten Commandments*, publié par Orbis Books, États-Unis

Révision: Sylvia Poulin

Crédit photo: iStockphotos/CJMcKendry

© 2009, Les Éditions Novalis inc.

Novalis, 4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) H2H 2S2
C.P. 990, succursale Delorimier, Montréal (Québec) H2H 2T1

Dépôts légaux: 2^e trimestre 2009
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 978-2-89507-970-5 (Novalis)
ISBN 978-2-227-47890-9 (Bayard Éditions)
ISBN 978-2-89646-730-3 (version numérique)

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC. Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Imprimé au Canada

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Chittister, Joan

Les dix commandements
Traduction de: *The Ten Commandments*.
Publ. en collab. avec Bayard.

ISBN 978-2-89507-970-5

1. Décalogue. 2. Bible. A.T. - Actualisation. 3. Morale chrétienne. I. Titre.

BV4655.C4414 2009 241.5'2 C2009-940074-X



NOVALIS



Bayard

*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur,
de toute ton âme et de toute ta pensée.*

– Mt 22, 37

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

– Mt 22, 39

Peut-être
plus important
que jamais

Un examen sérieux de ce qui constitue la fibre morale de la société s'impose, et cette réflexion doit être tout sauf superficielle. Si nous n'arrivons pas à recadrer ce que signifie être chrétien, être porteur de la tradition judéo-chrétienne à notre époque, celle qui vient risque d'être infiniment plus difficile que toutes celles que l'humanité a traversées jusqu'à présent. Il faut reconsidérer ce que signifie être un acteur moral dans notre société.

Oui, il faut commencer à redéfinir ce qu'est une personne morale, une personne sainte, en ce temps où même de petits comportements personnels n'affectent pas seulement la vie personnelle, mais celle d'autres personnes partout dans le monde. Ce qui arrive dans une partie du monde n'est plus aujourd'hui une affaire purement locale. Au mieux, c'est une semence qui contribuera au développement d'une culture globale. Cela pourrait même marquer le point de départ d'un système de valeurs qui aurait une portée universelle. Mais, au pire, cela a le potentiel d'affecter la vie personnelle de millions de personnes. N'importe où. Partout. Comme une bombe atomique ou une fraude financière.

En fait, nous sommes à deux doigts d'un monde entièrement refaçonné... si nous nous y rendons. Car, pour la première fois dans l'histoire humaine, plus nous avançons, plus l'humanité tout entière est interdépendante, alors que ce qu'hier encore nous appelions le « progrès » s'est retourné contre nous et devient notre bête noire.

En Angleterre, par exemple, le secrétaire à la défense, John Reid, au cours d'une réunion à un très haut niveau de figures publiques issues du monde politique, scientifique et public, a mis les changements climatiques attribuables au réchauffement global sur le même

pieu que le terrorisme international, les changements démographiques et les besoins globaux en énergie comme l'une des principales menaces auxquelles le monde sera confronté dans les décennies à venir. Si l'on en croit Reid, d'ici vingt à trente ans, ce n'est pas pour le pétrole, mais pour l'eau qu'on fera la guerre. Mais en quoi ce genre de sujets concerne-t-il le chrétien moyen aujourd'hui ?

Les scientifiques autour du monde discutent encore de l'existence même du réchauffement global. Si, par exemple, on en croit l'enquête Schulte¹, plus de la moitié de tous les scientifiques réservent toujours leur jugement au sujet du degré de dommages qu'on pourrait relier au réchauffement global, et ce, malgré toutes les preuves scientifiques contraires recueillies partout sur la planète.

Et pourtant, quel que soit le parti que nous prenions dans ce débat, nos décisions entraînent des conséquences. Ainsi, les experts nous disent qu'il faut à chaque personne 50 litres d'eau par jour pour mener une vie confortable. Avec même seulement 25 litres par jour, on arriverait à répondre aux besoins de base. Au Mozambique pourtant, les gens disposent de moins de 10 litres d'eau par jour alors que les citoyens britanniques en consomment en moyenne 200 litres par jour et les Américains, 500. Jour après jour. En Occident, on consomme 8 litres d'eau uniquement pour se brosser les dents et entre 100 et 200 litres pour prendre une douche.

Est-ce que cela est moral, oui ou non ? Qu'est-ce que le péché ? Quels principes moraux devraient nous guider ? Et comment pouvons-nous savoir ?

Cette question, et les tensions qui s'y greffent, agitent la société. Un ami m'écrit régulièrement au sujet de l'état déplorable de la religion aux États-Unis. Il voudrait, par exemple, que l'on prie dans les écoles publiques. Et je lui réponds : « Mais ce serait la prière de qui ? » Et il cesse pour un temps de m'écrire.

Puis, à l'approche de Noël, il voudrait qu'on érige une crèche devant le palais de justice de sa localité. Je lui demande : « Et la *menora* pour *Hanoukka* ? » Là, il ne sait pas très bien. Je lui fais valoir

1. Klaus-Martin Schulte a recensé tous les articles scientifiques concernant les changements climatiques publiés entre 2004 et février 2007. Des 528 articles sur le sujet, seulement 38 (7 %) appuient explicitement l'hypothèse que ceux-ci conduisent à une catastrophe mondiale. Si seulement 32 articles (6 %) rejettent tout impact, la grande majorité (48 %) présente une position neutre, refusant de se prononcer en faveur ou contre cette hypothèse.

qu'après tout, « on y trouve bien le père Noël ». Il ignore ma remarque et la conversation s'arrête là.

Peu de temps après, ayant entendu dire qu'on conteste l'étude de la Bible dans les écoles publiques, le voilà furieux. J'insiste : « Et comment te sentirais-tu si on t'obligeait à étudier les grandes religions du monde ? » Il prend ses distances, rageur.

Un peu plus tard, alors que deux cas sont soumis à la Cour suprême des États-Unis contestant la légalité de la présence de représentations religieuses dans les édifices gouvernementaux, il recommence à m'écrire. Un système civil qui ne serait pas fondé sur les dix commandements judéo-chrétiens lui apparaît absolument inconcevable. En particulier, il est intransigeant dans sa conviction qu'on devrait trouver dans les tribunaux locaux une représentation des tables du Sinaï. Je manifeste mon étonnement : « Mais alors, qu'en est-il du Coran et de la loi coranique, la sharia ? Ou des Sermons du Lotus et des préceptes bouddhistes ? Ou encore de la Bhagavad-Gita et des Védas ? » Et j'ajoute : « Après tout, n'y a-t-il pas aussi plus d'un million d'hindous et un million et demi de bouddhistes aux États-Unis, et ce nombre ne cesse-t-il pas d'augmenter ? » Alors, pendant un moment, je n'entends plus parler de lui, mais je sais qu'il reviendra à la charge avec de nouvelles exigences de pureté religieuse et une inquiétude croissante devant la perte des principes chrétiens dans un monde séculier. Après tout, dit-il, l'avenir de ce pays en dépend, quoi qu'il en soit de tous les autres systèmes religieux.

Les questions qu'il soulève sont de véritables questions. Il ne faut ni les ignorer, ni les prendre à la légère, ni les tourner en ridicule ou les écarter comme insignifiantes. Quand je pense à ces échanges, je me dis que le plus important est peut-être le fait que mon ami loin d'être le seul à être consterné.

Car cet homme n'est pas exceptionnel. Ce n'est ni un zélote, ni un fanatique, ni un évangéliste. C'est, au contraire, un excellent citoyen du monde, qui se situe dans la moyenne : un homme qui travaille dur et ne manque pas de sensibilité et, si les données des sciences sociales sont justes, qui serait plutôt représentatif du grand nombre. Ce qu'il exprime fait seulement apparaître ce que l'histoire a toujours révélé, à savoir que la religion ne laisse personne indifférent. Qu'on la pratique d'une manière rigoureuse et régulière, comme c'est souvent le cas, par exemple, aux États-Unis, ou que l'on soit

chrétien par culture, comme dans la plupart des pays d'origine européenne, c'est aux normes judéo-chrétiennes, dont nous avons hérité de notre histoire politique, que nous sommes attachés, et ce sont elles qui imbibent les systèmes sociaux que nous nous sommes donnés.

Si, donc, nous continuons d'être immergés dans la tradition judéo-chrétienne qu'incarnent les dix commandements, nous souffrons par contre d'une grande confusion au sujet de ce que ceux-ci peuvent signifier aujourd'hui. Quand les principaux dirigeants financiers d'une grande compagnie sont accusés de frauder les actionnaires ou de majorer les prix pour les consommateurs, s'agit-il simplement de pratiques d'affaires futées ou carrément de vol ? Comment des gens qui se décrivent comme « religieux » en sont-ils arrivés à accepter de jurer si fréquemment ? Est-ce cela, blasphémer ?

Chez les chrétiens, on est plongé dans un grand effort pour trouver des solutions aux dimensions morales du problème de l'avortement, mais on n'en fait absolument aucun en ce qui concerne la tuerie gratuite de civils dans les conflits armés qui, dans les guerres modernes d'aujourd'hui, constitue le plus grand nombre des victimes.

Plus que la pratique privée de la religion, la dimension publique, ou sociale, de la conviction religieuse est tout aussi signifiante dans toutes les cultures. Sondage après sondage, les Américains disent que « la religion a un rôle important à jouer dans la société contemporaine ». L'idée de cacher qui on est, ce que l'on croit ou ce qui motive son action n'est pas un trait caractéristique des démocraties occidentales. Or, il est presque assuré que ces choses, quelles qu'elles puissent être, s'enracinent en grande partie dans nos différentes croyances religieuses.

Si les candidats politiques dans la plupart des autres pays du monde ne font aucune référence à leur appartenance religieuse quelle qu'elle soit, les candidats à la présidence, aux États-Unis, se font au contraire un point d'honneur d'être vus fréquentant une église. C'est un fait que c'est à leurs risques que les candidats politiques dans ce pays ignoreraient les sensibilités religieuses des lobbies religieux. Dans ce pays fondé sur la liberté de religion, le vote « religieux » a influencé plus d'une élection, depuis celle d'Al Smith, le premier catholique à avoir brigué la présidence, jusqu'à celle de George W. Bush, un évangéliste de tendance conservatrice.

L'histoire de la religion a partout été une histoire volatile. Mais, aux États-Unis, la religion a toujours été une dimension du tissu social. La religion y est un sujet très public, et peut-être jamais autant que maintenant.

Ce sont des raisons religieuses qui ont poussé des milliers de personnes à traverser l'Atlantique pour venir coloniser ce continent. Elles cherchaient à se protéger ou à se libérer de la persécution et de l'oppression pour des motifs religieux. Elles désiraient expérimenter quelque chose de différent sur le plan religieux. Elles en vinrent à être religieuses d'une façon à la fois traditionnelle et nouvelle : elles étaient certes protestantes, quakers, vieux-croyants ou catholiques, mais elles partageaient toutes une même vision religieuse du monde. Elles sont venues pour mieux vivre l'éthique judéo-chrétienne, les dix commandements, pour les vivre d'une manière supérieure, plus authentique, plus riche qu'ils n'avaient jamais senti cela possible dans leur pays d'origine.

Mais qu'est-ce que cela voulait dire ?

Qu'est-ce que cela a toujours signifié ?

Et qu'est-ce que cela veut dire maintenant ?

Que sont les dix commandements, et que signifient-ils pour nous à notre époque où juifs, chrétiens et musulmans, tous ensemble, se réclament de Moïse et des tables du Sinaï comme fondement de la loi, quel que soit le nombre d'autres lois qu'ils y ajoutent ?

Ces questions sont examinées sérieusement dans ce livre. On n'y trouvera pas un catalogue de « péchés », comme cela aurait été le cas à d'autres époques. On tentera plutôt d'examiner sous trois angles ce qui a été traditionnellement vu comme le fondement de la société et comme le cœur du comportement moral de chacun, de les prendre un à un et de les regarder sous des angles différents, et de nous redemander ce qu'ils signifient aussi bien sur le plan social que personnel.

L'intention de ce livre, c'est d'examiner à nouveau aussi bien l'arrière-plan historique que les implications actuelles des dix commandements.

Chacun des commandements sera présenté de trois points de vue différents. On regardera tout d'abord la compréhension historique du commandement, étudiant ce qu'il signifiait dans le contexte de l'ancienne communauté juive elle-même. Puis, on regardera des situations dans lesquelles le commandement trouve aujourd'hui une

application. On trouvera enfin des affirmations et des questionnements pour la réflexion personnelle destinée à élargir nos perspectives personnelles et à provoquer la réflexion sur ce que veut vraiment dire suivre ces commandements et faire de leurs principes un guide de vie pour aujourd'hui.

Si nous sommes vraiment un peuple imprégné par les dix commandements, aussi bien sur le plan culturel que politique et social, et si nous voulons les préserver comme l'assise de notre civilisation, qu'est-ce que cela signifie pour nous, individuellement et tous ensemble, ici et maintenant ? Est-ce que les principes de vie qu'ils nous donnent sont vraiment un élan vivant à l'intérieur de nous, ou ne sont-ils plus qu'un vestige d'époques révolues que nous avons réduit à être un fétiche culturel, une chose qui nous distinguerait des traditions religieuses qui nous entourent, peut-être, mais de peu de conséquences réelles dans notre vie publique comme dans notre vie privée ?

Y trouve-t-on quelque chose auquel il faut s'intéresser, ou ne sont-ils que des artefacts d'un autre monde, aussi bien celui des anciens Israélites que celui que nous avons connu ? Dans le premier cas, qu'y trouve-t-on ? Constituent-ils vraiment une sorte de critère pour conduire notre propre vie ? Que mesurent-ils en nous ? Et qui cela intéresse-t-il ?

La loi de la réflexion

Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi.

– Exode 20, 3

À l'origine...

Peut-être ne savait-elle pas grand-chose, la petite fille, mais ce qu'elle savait, elle le savait. Elle savait déjà que grandir et apprendre allaient de pair. « Ne t'approche pas trop du bord de la piscine ! » lui lança sa tante religieuse sur le pas de la porte. La fillette leva lentement les yeux vers elle et la vit disparaître.

« Ne cours pas sur les carreaux ! » cria la religieuse par la fenêtre du salon quelques minutes plus tard. « Tu pourrais tomber et te faire mal ! » La gamine se renfrogna, puis détourna la tête.

« Attention, Caroline ! lança encore la religieuse. Je ne voudrais surtout pas que tu tombes dans la piscine ! »

Exaspérée, la petite fille se figea net. Les mains sur les hanches, elle s'écria : « Tante Alice ! J'ai six ans ! »

Cette histoire rappelle une chose toute simple : c'est que nous ne sommes pas adultes dès notre naissance. Nous grandissons. À chaque étape de notre vie, nous avons quelque chose à apprendre ; et chaque nouvelle expérience élargit notre vision du monde. Chaque situation sollicite une nouvelle dimension de notre être. Et après chaque passage, nous avons acquis plus de profondeur et de sagesse.

Ce qui vaut pour chacun d'entre nous s'applique aussi au peuple hébreu. Au fil des siècles, ce qu'il comprenait de lui-même et de Dieu n'a cessé de grandir. Sa compréhension des « dix paroles » se développa, se fit plus précise et donna lieu à de multiples explications.

Il est relativement facile de repérer les traces du processus de développement moral de ce peuple. Il suffit de comparer la manière dont le plus ancien livre de l'Alliance présente la loi avec celle qu'on trouve plus tard dans le Deutéronome pour observer des changements subtils

qui dénotent une conscience qui se développe. Par exemple, les textes les plus anciens concernant l'affranchissement des esclaves ne s'appliquent qu'aux hommes. Plus tard cependant, dans le Deutéronome, la loi s'applique à tous les esclaves, femmes et hommes. De plus, non seulement les esclaves doivent-ils être affranchis tous les sept ans, mais ils ne peuvent pas être renvoyés sans le sou. On doit leur donner des ressources pour eux, leurs femmes et leurs enfants.

Les spécialistes nous disent qu'un développement semblable s'est produit dans le cas du Décalogue lui-même. Par exemple, si Israël a toujours reconnu Yahvé comme le plus grand des dieux, ce n'est que lentement que la notion du Dieu unique s'est frayée un chemin dans la conscience hébraïque.

Les Écritures sont claires sur ce point. Au moment où Jacob et Rachel s'apprêtent à revenir au pays natal de Jacob, Rachel dérobe les dieux domestiques de son père, Laban. Durant le siège de sa ville, Samuel exprime la crainte d'être envoyé à l'étranger « servir d'autres dieux ». Israël admet tout un panthéon de divinités où, selon le psalmiste, Yhwh est le Dieu non pas unique, mais suprême, comme le montre le début du psaume 82 : « Dieu s'est dressé dans l'assemblée divine, au milieu des dieux, il juge. » Et s'il est vrai que Salomon, un des plus grands rois d'Israël, construisit un grand temple pour Yhwh, il édifia aussi des temples en l'honneur d'autres divinités (1 R 11, 1-8).

Ce n'est que six cents ans après Moïse qu'Israël, sous la pression des prophètes, commença à clarifier pour lui-même ce que signifiait et impliquait le monothéisme théorique.

Savoir cela n'est-il pas rassurant ?

En vérité, c'est peu à peu que nous grandissons tous dans la vie spirituelle.

Que nous l'admettions ou non, nous avons tous plus d'un dieu. Il peut falloir toute une existence pour en arriver à reconnaître que la vie ne peut venir que d'une source unique. Et comme il nous faut de temps pour arriver à reconnaître que nous gaspillons une grande partie de notre vie à servir des idoles bas de gamme et que nous fréquentons des sanctuaires chimériques de notre propre fabrication !

La force du premier commandement, c'est qu'il nous oblige à nous rappeler ce qui est vraiment fondamental, ce qui compte vraiment dans la vie. Il s'emploie à nous arracher à nos maîtres illusoire qui finissent toujours par nous décevoir. Nous plaçons notre espoir dans

la puissance de l'argent, mais nous nous apercevons que rien ne change quand nous en avons. Nous passons d'une relation à une autre, mais nous nous découvrons incapables de bien les gérer. Nous ne sommes pas plus capables de trouver l'amour que lorsque nous pensions l'avoir découvert pour la première fois, et les amours que nous vivons actuellement nous semblent bien fragiles. Nos relations sont peut-être imprégnées d'égards, mais pas souvent de respect.

Si nous sommes lucides, nous voyons bien comment les relations sociales nous servent à nous procurer ce que nous ne trouvons pas en nous-mêmes et avec un peu de chance, nous finissons par découvrir que nous ne posséderons vraiment jamais autre chose que ce que nous aurons cultivé nous-mêmes au-dedans de nous. Car tant que ce sont les autres qui sont nos maîtres spirituels et que nous dépendons d'eux pour savoir qui nous sommes et trouver notre confiance en nous-mêmes, notre estime de nous-mêmes, notre courage et notre vérité, nous ne sommes vivants qu'en apparence.

Quand nous saturons nos sens pour éviter d'avoir à goûter la vie sans artifice, dans tout ce qu'elle a de brut et de rude, quand nous divinisons les satisfactions sensuelles que nous procurent les drogues, l'alcool, l'activité sexuelle et le confort physique dans le but d'amortir le mal de vivre, ne connaissons-nous pas que l'épiderme de la vie ?

Oui, nous nous entourons d'idoles qui nous empêchent de voir ce que veut vraiment dire se connaître soi-même, grandir, et percevoir la gloire de Dieu jusque dans les endroits les moins glorieux de la réalité.

Comme il est facile de se croire fidèle au premier commandement tout en critiquant les dieux des autres et en faisant montre d'une sorte d'impérialisme clérical ! Mais n'est-ce pas là être à des années-lumière d'une véritable compréhension du Dieu de tous, de ce Dieu unique vers qui monte en nous le cri d'aspiration à l'unité ?

Condamner comme incroyants ou païens ceux dont le sens du divin diffère du nôtre, n'est-ce pas nier le processus même de la création ? Ne faut-il pas aux créatures humaines nées en un jour de nombreuses années pour devenir les personnes qu'elles sont appelées à être ? La vie spirituelle ressemble à la lente apparition de la lumière le matin. Elle épouse le même mouvement que celui de l'éveil de la conscience : les neurologues nous rappellent que cela ne se fait pas d'un seul coup, comme lorsqu'on appuie sur un interrupteur, mais plutôt comme lorsque nous tournons le bouton d'un gradateur d'intensité

électrique. Tout ce temps, ceux qui désignent Dieu d'un autre nom, qui le définissent avec d'autres mots et qui lui rendent un culte par des rythmes et des chants différents de ceux que nous offre notre propre tradition ont beaucoup à nous apprendre sur lui.

Il peut arriver qu'au nom de ce Dieu en qui on dit croire, on inflige des choses qui ont bien peu à voir avec Dieu à des personnes qui diffèrent de nous par la couleur de la peau, la langue ou le sexe. Quand nous faisons un dieu de notre pays, de notre race ou de notre sexe, ne rendons-nous pas irrégulière notre religion et ne rabaissons-nous pas notre Dieu ?

Il arrive que ce soit au nom de Dieu que nous rendions notre culte aux idoles. Se fabriquer un Dieu à son image, n'est-ce pas en faire l'idole la plus minable qui soit ? Nous devenons notre propre Dieu comme le laissent voir nos décisions sur le plan national, planétaire ou sur le plan de nos Églises. Mais s'il n'y a que nous au centre de nos vies, alors c'est que nous avons perdu le sens de ce qui est éternel, total, cosmique. Nous avons perdu la vision de l'ensemble. Nous combattons les mauvais démons et nous nous adonnons à des rites dans le plus inconsistant des sanctuaires.

C'est ainsi qu'une puissance nationale en supprime une autre et que tous souffrent à cause de nos fantasmes illusoire. Nous errons aveuglément dans la vie sans même savoir que nous sommes aveugles. Nous n'écoutons personne d'autre que nous-mêmes sans arriver à reconnaître ce qui nous handicape. Nous arrêtons en plein vol l'élan de notre âme vers la grandeur sans même réaliser notre paralysie. Nous nous pensons en route vers quelque part sans nous douter que nous marchons sur un tapis roulant qui ne nous mène nulle part.

Si les Hébreux ont mis du temps à accéder au concept du monothéisme, ils en mirent aussi à rejeter le culte des idoles. Mais quand ils le firent, ils découvrirent l'altérité de Dieu. Si en effet Dieu ne pouvait être enfermé dans des images matérielles, c'est donc qu'il était plus que la matière, au-dessus et au-delà d'elle.

Il est clair que notre Dieu n'est pas une fabrication humaine, qu'il n'appartient pas à ce monde et qu'il ne peut être réduit à quoi que ce soit de matériel. Rien d'étonnant, alors, que le christianisme primitif refusa les images et que ce ne fut pas avant le sixième siècle, quand la nécessité d'éduquer les masses fit des images le livre des illettrés, qu'on rencontra une première représentation du corps crucifié de Jésus.

Mais aujourd'hui, tout comme les premiers Israélites, nous nous sculptons des images pendant des années jusqu'à ce que nous comprenions, ce qui ne se produit même pas toujours, que nos images sont incapables de nous sauver. Fabriquer des images : n'est-ce pas ce que le monde moderne sait le mieux faire ? Nous regardons le rôle que les autres attendent que nous jouions, et nous nous imaginons devoir être ce personnage : nous nous procurons alors les bons vêtements, conduisons les bonnes voitures, buvons les bonnes boissons, et nous cherchons à devenir ce héros, cette *star*, ce plus beau, ce plus puissant dont nous cultivons les signes extérieurs. Nous devenons cette image, nous jouons notre rôle, nous vivons dans l'ombre de ceux qui le font mieux que nous et nous nous faisons illusion en nous imaginant devenir cette chose, ce dieu que nous en sommes venus à adorer. Madison Avenue, cette grande fabrique d'images du monde occidental, nous assure que c'est là la réussite. Et nous sommes enclins à le croire.

C'est ici que le premier commandement trouve toute son importance.

Le premier commandement nous amène à examiner sans cesse ce que nous avons mis avant Dieu dans nos vies, ce que nous avons déifié.

Nous pouvons donc commencer à saisir ce commandement comme celui qui nous permet de demeurer en contact avec les vérités de l'existence, qui peut rééquilibrer notre vie et nourrir notre espoir que malgré notre lenteur, Dieu se tient là, qu'il nous attend au bout du voyage, nous soutient dans nos efforts pour croître spirituellement et nous ramène à la maison.

Par la suite...

Quand j'étais petite, je me retrouvais tous les samedis, agenouillée à l'arrière de l'église et, concentrée, j'essayais de dresser la liste de mes péchés. Pour nous aider à nous préparer à la confession, on nous donnait un tout petit carnet. Il comportait dix chapitres, un pour chacun des commandements. Chaque commandement était suivi d'une liste de comportements désignés comme plus ou moins peccamineux.

En majuscules se trouvaient les péchés « mortels », ceux qui mettaient en danger notre âme immortelle, comme le meurtre ou

manquer la messe. Quant aux péchés « véniels », qui dénotaient un penchant important pour des comportements peu recommandables, mais normalement insuffisants pour entraîner de lourdes conséquences, ils étaient mentionnés en minuscules. Ce petit livre devait aider de jeunes enfants à savoir quoi dire au prêtre une fois dans le confessionnal.

Donc, on lisait que le premier commandement était : « Je suis le Seigneur ton Dieu. Tu n'auras pas de dieu étranger devant moi. » J'ai passé des années à essayer de me représenter comment on pouvait désobéir à un commandement comme ça.

Dieu est Dieu, après tout. Comment pouvait-on nier cela ? Je n'avais jamais vu de voyante ou de cartomancienne de ma vie, encore moins n'étais-je allée en rencontrer une, et j'étais bien sûre de n'avoir jamais prié ni Baal, ni Beelzéboub. Alors, je peux bien l'admettre maintenant : je sautais ce chapitre.

Maintenant que j'ai vieilli, j'estime que je n'ai pas assez réfléchi au premier commandement et beaucoup trop à quelques-uns des suivants. En fait, je commence à croire que ce premier commandement est peut-être le plus facile à enfreindre.

Et peut-être aussi celui qui nous fait le plus mal, moins aux autres qu'à nous-mêmes.

Si on prend l'habitude de le négliger, la vie prend une teinte dramatique.

C'est le commandement qui décide de l'orientation de toute notre vie. Il nous demande : De qui ou de quoi fais-tu ton Dieu aujourd'hui ?

C'est le commandement qui identifie sur quel récif nous allons probablement nous échouer dans la vie. Et aussi, le commandement qui fait voir de quel côté se tourner quand viendront les heures difficiles.

Le premier commandement est celui qui vise à nous ramener à notre centre : pas seulement à notre Dieu, mais à nous-mêmes.

Et maintenant...

C'est par l'amour des choses que nous passons d'un bonheur à un autre dans la vie, mais s'accrocher à des choses qui ne sauraient durer ne fait que nous conduire d'une souffrance à une autre dans la vie. Dieu seul demeure.

Il n'existe aucune preuve scientifique de l'existence ou de l'inexistence de Dieu. Tout ce que nous avons, c'est une voix ténue à l'intérieur de nous-mêmes qui ne cesse de nous répéter clairement : « Il doit quand même y avoir autre chose. » Avons-nous vraiment besoin d'une autre preuve ?

Les hindous énumèrent 330 millions de dieux. C'est une manière métaphorique de faire saisir combien Celui qui est échappe à tous nos efforts d'imagination.

La tendance à définir la vérité absolue, comme si nous étions Dieu nous-mêmes et avions le pouvoir de le faire, a également des relents idolâtriques. Mais alors n'est-ce pas nous-mêmes que nous divinisons et adorons ?

« Dieu est l'Orient et l'Occident et où que tu te tournes, tu vois Dieu de face », écrit le Coran. Si nous pouvions seulement voir davantage ce qui, en nous, est de Dieu, nous pourrions commencer à voir les merveilles de Dieu autour de nous et même dans les autres religions du monde.

La route la plus directe vers Dieu n'est pas une excursion à travers toutes les expériences de la vie, mais ce voyage que nous entreprenons vers le centre de nous-mêmes, là où Dieu nous attend, à l'intérieur.

Ce à quoi on consacre sa vie, voilà le sanctuaire dans lequel on adore. La vraie question est donc de savoir si ce dieu qu'on vénère est suffisamment grand pour lui consacrer toute sa vie.

Dieu se trouve toujours un peu au-delà de ce que nous pensons être dieu. Voilà pourquoi nous devons cultiver un regard qui va au-delà de toute chose qui nous captive pour le moment pour identifier ce à quoi nous cherchons à nous ajuster.

« Dieu sera présent que nous le demandions ou non », dit un proverbe latin. Dieu ne me « trouve » pas. Il est déjà avec moi. Il s'agit pour moi de devenir consciente du Dieu qui m'a déjà trouvée.

Pénétrer en Dieu nous surprend toujours. Parfois, cela rend joyeux, parfois cela fait souffrir. Parfois, cela fait voir la beauté et parfois l'horreur. Ce qu'il faut se rappeler sans cesse, c'est que Dieu se trouve toujours à la pointe la plus profonde de l'âme. « Dieu a une porte secrète pour entrer chez quelqu'un », écrit Emerson.

Dieu n'est ni une chose, ni une idée, mais une expérience. Si on pense avoir trouvé Dieu, il faut bien observer de quel dieu il s'agit.

Si c'est le Dieu des lois et des concepts, on doit se méfier. « C'est le cœur qui fait l'expérience de Dieu, dit Pascal, non la raison. »

Si ce Dieu est un « Lui », ce Dieu est un faux Dieu. Car s'il est un pur esprit, alors il n'est ni masculin, ni féminin. « Bien que l'image d'un Dieu masculin soit inscrite très profondément chez la majorité des chrétiens, écrit la théologienne Sandra Schneiders, la tradition théologique n'a jamais donné de sexe à Dieu. » N'est-il pas étonnant que même la religion puisse créer ses faux dieux ?

| | |
|--|-----|
| Introduction | 7 |
| PREMIER COMMANDEMENT | |
| La loi de la réflexion | 15 |
| DEUXIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi du respect | 25 |
| TROISIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi du souvenir | 37 |
| QUATRIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi de l'attachement chaleureux | 49 |
| CINQUIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi de la vie | 61 |
| SIXIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi de l'engagement | 73 |
| SEPTIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi du partage | 85 |
| HUITIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi de la parole vraie | 97 |
| NEUVIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi de la maîtrise de soi | 107 |
| DIXIÈME COMMANDEMENT | |
| La loi de l'essentiel | 117 |
| PREMIER GRAND COMMANDEMENT | |
| La première loi de l'amour | 127 |
| DEUXIÈME GRAND COMMANDEMENT | |
| La seconde loi de l'amour | 137 |

Que sont les dix commandements ? Des règlements ou un chemin de vie ? En quoi chacun invite-t-il à la réflexion et à l'action ? Que peut signifier aimer Dieu et son prochain dans un monde marqué par la violence et l'injustice où l'âme aussi bien que la vie sont menacées ?

Joan Chittister répond à ces questions et à bien d'autres en cherchant sans détour ce que veut dire être né à l'image et à la ressemblance de Dieu. En examinant aussi bien l'arrière-plan historique que les implications actuelles des dix commandements, elle leur redonne un élan de vie, loin des représentations poussiéreuses qui les ont trop souvent réduits à des vestiges d'une autre époque. Sa démarche ouvre finalement à la compréhension des deux grands commandements : aimer Dieu de tout son cœur et aimer son prochain comme soi-même.

Depuis plus de vingt-cinq ans, **Joan Chittister** est une des principales voix dans le monde de la spiritualité. Membre de la communauté bénédictine d'Erie, en Pennsylvanie (États-Unis), elle a publié plus d'une trentaine d'ouvrages traitant des enjeux contemporains de la spiritualité dans l'Église et dans la société. Elle copréside actuellement l'organisation *Global Peace Initiative of Women*, partenaire de l'ONU dans l'établissement d'un réseau mondial de femmes artisans de paix, particulièrement au Moyen-Orient.

